

**31 mai 1961, Montréal**

**Doctorat Honorifique, Université de Montréal**

Une cérémonie de graduation universitaire est toujours un moment merveilleux d'angoisse et d'exaltation. Tous les grands départs sont ainsi chargés d'une anxiété devant l'aventure qui commence et d'une espérance devant les conquêtes à venir. Combien plus émouvants encore cette investiture d'une génération nouvelle, cette libération d'énergies tendues, ce grand départ qui est, plus que tout autre, plein de mystère et d'espoirs, puisqu'il lance sur les mers du devenir cette chose à la fois fragile et presque toute puissante qui est une vie d'homme!

Comment pourrais-je remercier votre Université du doctorat qu'elle me décerne aujourd'hui? Ce n'est pas uniquement un honneur académique que l'on fait au Premier ministre. C'est un retour aux sources de sa jeunesse qu'on lui offre, en l'associant à l'envol de la jeunesse d'aujourd'hui. C'est la fusion de deux générations qu'on favorise en abolissant les griefs d'incompréhension dont elles ont, depuis toujours, l'habitude de s'accabler mutuellement. C'est la perspective unique et irremplaçable de ceux qui prennent le grand départ dont on me permet de bénéficier, puisque cette occasion me hisse de nouveau, et avec vous tous, jusqu'à ces sommets de l'absolu d'où la jeunesse tient sa vision à la fois cruelle et émerveillée du monde.

Quelle est cette vision du monde? En apparence, c'est le chaos d'avant le premier jour.

Des nations voient le jour, des civilisations meurent.

Les continents réimprovisent leur unité, pendant que l'humanité se fragmente. Les idées ne sont ni contemplation, ni joie de l'intelligence; elles sont des armes que les peuples braquent contre les peuples et les frères contre les frères. Le royaume de la terre est étendu jusqu'aux astres, mais les trois-quarts des populations souffrent toujours de la faim. L'homme se libère de sa prison et demeure esclave de lui-même.

Le peuple canadien-français échappe-t-il à ce mouvement universel de l'Histoire qui s'accélère jusqu'au vertige? Notre, environnement matériel s'est transformé en notre temps; la communauté rurale est devenue prolétariat urbain. Notre régime politique établit une sorte d'anachronisme entre les formes parlementaires et les pressions du pouvoir exécutif, tandis que la démocratie impose désormais un supplément d'intelligence et de connaissances aux citoyens qui n'avaient même pas totalement réussi leur apprentissage du système alors qu'il n'en était encore qu'au stade primitif. Notre appareil économique pose, autant qu'ailleurs, les problèmes du capital et du travail, de l'aliénation des richesses nationales et du bien commun, de la production automatisée et du chômage, de la liberté personnelle et des intérêts de la collectivité. Chez nous comme ailleurs, il se manifeste un désaccord, une sorte de désynchronisation entre le mécanisme de la société et les fonctions qu'elle est désormais obligée de remplir; entre la tâche des individus et les moyens dont ils disposent pour l'accomplir.

Tous ceux qui envisagent ces déséquilibres purement matériels, qui en recherchent les explications et les remèdes, débouchent nécessairement sur les données spirituelles où se meuvent les hommes, selon la dualité de leur nature.

Au Canada français, les structures extérieures sont ébranlées; il est inévitable que l'on remette en cause la philosophie qui les avait inspirées, aussi bien que les valeurs spirituelles qu'elles semblaient avoir favorisées dans le passé. Chez nous, nous avons été longtemps protégés par surcroît contre les flots étrangers de la pensée, alors qu'il était nécessaire de nous refermer sur nous-mêmes, pour concentrer toute nos énergies d'instinct ou de raison sur le devoir exclusif et élémentaire de la survivance. La jeunesse d'aujourd'hui, comme d'ailleurs celle de toujours, se révolte aisément contre ces protections dont elle ne saisit plus l'utilité et qui ont pourtant arrêté aux frontières trois siècles de bouleversements pour permettre au peuple canadien-français d'organiser instinctivement sa durée. N'est-ce pas ce paysage chaotique qui provoque les jugements amers de la jeunesse? Vos journaux d'étudiants ne sont-ils pas remplis de ces perspectives désenchantées et ouvertes dans le réel par la lucidité cruelle des âmes ardentes, par vos exigences d'absolu et d'idéal? Vos attitudes invitent plus de sympathie que de critique. Elles sont dans l'ordre de la nature, depuis que « les pères ont mangé les raisins trop verts » et que « les fils ont eu les dents agacées ». Mais les fils n'ont jamais pu accepter l'expérience des pères. Chacun doit découvrir son propre univers; l'expérience ne se transmet point. Dans ce sens limité et précis – et sans rejeter l'existence de la vérité objective – on peut souscrire au défi de la jeunesse d'aujourd'hui et de la jeunesse de toujours. » À chacun sa vérité. » Car c'est la grandeur de l'homme, le privilège de la raison et de la liberté, que ce perpétuel recommencement de la vie des générations à l'intérieur d'une individualité. À défaut donc, des conseils qu'on ne sollicite pas, à défaut d'une expérience qu'on juge toujours dépassée, que peuvent offrir les aînés à ceux qui les suivent, sinon leur affection et un gage, le plus discret possible, de compréhension?

Or, la compréhension ne sera toujours, au fond, que la conscience des épreuves subies en commun! Les mêmes épreuves, les mêmes irritations devant le désordre apparent des choses, les hommes de ma génération les ont connues. Les articles que j'ai moi-même signés dans nos feuilles universitaires, sur ce que nous appelions alors « notre génération sacrifiée », étaient écrites, avec un peu plus de romantisme peut-être, de la même encre noire que vous affectionnez aujourd'hui!

Quelle était notre vision du monde, au moment où on nous remettait ces mêmes parchemins que vous recevez en cette journée? Au moment même où l'on nous gratifiait enfin d'un passeport pour l'avenir, tous les ports, tous les havres étaient bloqués devant nous. Des années de préparation et des années d'ambitions s'abîmaient sur la muraille de la crise économique. Plusieurs de ceux qu'on désignait suivant la formule consacrée comme « les élites de demain » allaient dissimuler bientôt leur humiliation parmi les chômeurs à vingt cents par jour, tandis que la plupart de leurs confrères plus heureux prenaient encore le pain de leurs parents, dans une nouvelle prolongation de l'enfance imposée par un monde où il ne semblait plus y avoir de place pour de nouveaux hommes. Je me rappelle encore avoir eu parfois l'impression d'être un intrus dans un monde dont nous dérangions les cadres.

Nos inquiétudes et nos rancœurs d'alors ont-elles été justifiées? Nos tentations d'alors devant l'efficacité terrible des régimes totalitaires, qui accusaient les faiblesses de nos institutions et de nos libertés, ont-elles été soutenues par les faits?

Vous connaissez la réponse des faits. La liberté et la démocratie ont été régénérées dans l'épreuve. La génération issue de la crise économique s'est acharnée à épargner aux fils les misères dont les pères avaient été abreuvés. Est-ce que la jeunesse apprécie l'immensité de cet effort? Est-ce que l'on mesure, en particulier, l'étendue de l'avance sociale accomplie en moins de vingt ans, dans les cadres de nos structures politiques et à l'intérieur même de notre régime économique? Que l'étudiant d'aujourd'hui compare seulement la sécurité plus que relative dont il jouit et la condition qui est la sienne, avec le sort qu'éprouvait son père, à la même époque de sa vie. Il aura déjà la mesure de la route parcourue!

Les fantômes qui hantaient notre collation des diplômes se sentent donc évanouis, dans la mesure où nous avons lutté contre eux, de toutes nos forces d'hommes. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des anxiétés qui vous hantent aujourd'hui ?

Le problème n'est plus le même, c'est entendu. La génération d'hier n'a connu, en somme, que la faim du pain quotidien. C'est d'une autre faim dont souffre la génération d'aujourd'hui. C'est d'un autre pain qu'elle est en quête. Ce qui se résumait à un réflexe physique chez vous, dit la jeunesse, a dépassé chez nous ce palier instinctif. Notre crise, à nous, est la crise de l'intelligence. Notre inquiétude, à nous, est une inquiétude métaphysique! J'admets volontiers que, sur la plan matériel, les jeunes n'ont plus pour établir leurs revendications les raisons que nous avions. C'est même ce qui fait dire à ceux qui ne voient pas plus loin qu'à la surface des choses que les jeunes d'aujourd'hui sont des « rebelles sans cause ».

Pour notre part, nous n'avons jamais été accusés d'être des « rebelles sans cause », car les causes étaient là, matérielles, tangibles et évidentes jusqu'à la tentation du désespoir! Mais si les étudiants d'alors avaient perdu confiance dans les hommes, ils n'ont jamais perdu leur foi dans les valeurs spirituelles!

Ce ne fut ni parce qu'ils étaient meilleurs, ni parce qu'ils étaient rompus à plus de docilité. Ce fut parce que l'inventaire de leur univers n'alla jamais plus loin que l'extérieur des données immédiatement pratiques et que les événements ne leur laissèrent, ni le loisir ni l'occasion, de remonter aux explications supérieures. Ils n'ont pas eu le temps de relier l'état de fait qu'ils condamnaient à un état spirituel mis en question. Si nous n'avons pas fait notre « voyage au bout de la nuit », c'est sans doute parce que nous fûmes soudainement éclairés par les feux terribles qui tombèrent alors sur l'humanité.

La situation a évolué, nous le savons bien. Les cadres éclatent de partout. Les villages sont dévorés par les villes et les clochers de Montréal sont perdus parmi les gratte-ciels en construction. Les réalités anciennes de la société canadienne-française se rompent et, avec elles, disparaissent certaines vertus civiques liées, semble-t-il, aux cadres de jadis.

Les conséquences de ce progrès qui nous bouleverse sont considérées avec la sévérité propre à la jeunesse. « Puisqu'il faut juger l'arbre à ses fruits, dit-elle, englobons dans un même refus la cité temporelle qui disparaît et les valeurs spirituelles qui la soutenaient. La

confusion entre le spirituel et le temporel, entre laïcs et religieux, entre liberté et autorité, est toujours une source de conflits et d'erreurs. Toutefois, une telle confusion ne résiste guère à un examen conservant le sens des relations et la sérénité du jugement

Au Canada français, la liberté des cultes est garantie par la loi, mais l'État est officiellement chrétien. Il est en même temps, par la tradition et par la pratique, gardien de la liberté de conscience. Sa tolérance envers tous les particularismes est assurée par l'égalité des citoyens devant la loi. Ces principes ont été le fondement de nos lois et la lumière de nos mœurs.

Sans doute, tout n'est-il pas parfait. De perpétuels rajustements doivent être apportés, comme dans tout ce qui est humain, pour que l'application serre toujours de plus près les principes. Mais rajustement et correctifs signifient modalités et accident; non point principes et substance. Lorsqu'on ajoute un ornement à une structure, on ne commence pas par en saper les fondations.

Qui pourrait nier, chez nous, l'efficacité et la rapidité elle-même de ces rajustements entre le monde laïc et le monde religieux? L'Église canadienne-française – comment peut-on oublier un fait historique aussi élémentaire chez ceux qui se piquent de dialectique? – a dû suppléer, dès nos origines, à tout ce qui manquait à un peuple vaincu. Elle nous a tout donné: élites, institutions, cadres sociaux. Elle nous a donné, les syndicats et les coopératives et elle nous a donné l'université. Aujourd'hui encore, elle supplée toujours à d'autres carences et elle s'adapte à d'autres besoins quelle organisation de loisirs existe-t-il pour notre jeunesse, en dehors de la déformation des sports commercialisés, sinon celle des dévouements paroissiaux et celle des initiatives lancées également par l'Église? Est-ce que l'Église se cramponne à ses rôles de suppléance, comme à un fief médiéval, ainsi que le répètent les esprits plus enclins à imiter chez nous, avec un bon demi-siècle de retard, quelque aventure étrangère, au lieu d'approfondir nos données nationales pour en pousser plus loin l'épanouissement?

Par exemple, il y a un quart de siècle à peine, on comptait les professeurs laïcs sur les doigts de la main, dans l'enseignement classique et secondaire. Dans nos villes, l'enseignement primaire était assumé, sauf rares exceptions, par les religieux et religieuses. Or, le professorat est déjà une carrière puissante et croissante, où les laïcs constituent cette élite intellectuelle qui fait la plus grande richesse d'un peuple. En fait, le retard de l'accession des laïcs à l'enseignement n'est imputable, ni à la méfiance de l'Église, ni à un esprit de routine chez elle. La vraie responsable est une époque qui ne savait pas encore donner aux éducateurs la place qu'ils méritent dans la hiérarchie sociale la première.

L'Église a-t-elle transformé son rôle de suppléance dans l'hospitalisation en un fief médiéval? Ce sont les autorités elles-mêmes des hôpitaux religieux qui ont organisé chez nous la profession laïque d'infirmière et qui favorisent actuellement la mise au point de l'assurance-hospitalisation, avant de se soumettre aux législations prochaines associant plus étroitement l'État et notre système hospitalier. Dans le monde syndical, l'Église n'a-t-elle pas sacrifié, dans l'intérêt général, un rôle et une priorité sur lesquels elle avait pourtant le titre de fondateur?

Et au niveau universitaire, la nomination d'un vice-recteur à votre université de Montréal n'est pas la réponse à quelques cris puérils. C'est le simple développement de notre tradition universitaire, où les laïcs ont toujours été associés à l'œuvre de l'Église. C'est un autre aspect, parmi tous les autres, de la liberté académique qui a toujours été la vie de nos universités, accueillantes aux races comme aux religions.

En fait comme en Droit, au Canada français, l'Église et l'État sont tous les deux souverains dans leurs domaines respectifs. Mais dans ce qui touche à l'intériorité de l'homme, là où s'estompe le délicat partage du spirituel et du temporel, l'État doit rechercher la lumière de l'Église, non pour s'évader de ses responsabilités, mais pour s'éclairer sur elles. L'État québécois recherche cette lumière auprès de la hiérarchie catholique, qui est le guide spirituel de l'immense majorité des citoyens. Il recherche et respecte en même temps le conseil et l'expérience des autres confessions religieuses auxquelles appartiennent nos concitoyens.

Au Canada français, nous avons cette harmonie. Nous allons la conserver.

Notre organisation scolaire reflète cette harmonie. Elle continuera de la refléter.

Mais cette harmonie confessionnelle n'est plus du goût de quelques intellectuels, qui s'empressent d'aller tenir leur débat intérieur et intime sur la place publique.

Ils sont bons apôtres; ils veulent donner des écoles aux minorités, même s'il faut risquer pour cela de renverser l'école qu'exige la majorité. « Il faudrait un secteur d'enseignement neutre, disent-ils, où le petit Juif, le petit Canadien-français et le petit Protestant pourraient se coudoyer à l'école, chacun recevant l'enseignement religieux à son église ».

Mais, en pratique, quels sont les parents qui formeraient ces commissions scolaires neutres. Car, ne l'oublions pas, l'éducation au Canada français est entre les mains des parents.

Qu'on ne vienne pas demander à l'État un traitement de faveur, en marge de toutes nos lois, pour la création d'écoles athées qu'il prendrait à sa charge, en violant les droits et les responsabilités que le Canada français reconnaît aux parents.

État où existe juridiquement la liberté des cultes, État officiellement chrétien et pratiquement tolérant, le Québec applique exactement ses principes de l'égalité des citoyens devant la loi. Il doit aux athées la même mesure de justice qu'aux autres citoyens et il leur offre les mêmes lois ni plus, ni moins. Jamais l'État du Québec, par contre, ne se fera complice de la propagation de l'athéisme, cette maladie de l'esprit qu'il faut, certes, traiter avec autant de charité que de justice, mais non pas favoriser par un traitement d'exception, en trahissant la presque totalité d'un peuple qui se sent en possession tranquille de la vérité.

Chers amis et confrères de graduation, je m'étais prévalu de cette occasion pour vous rejoindre dans la jeunesse et pour considérer votre propre vision du monde, avec vos yeux de sévérité et d'idéal. Quelle conclusion pouvons-nous tirer, pour nous-mêmes et pour notre peuple? Même le matérialisme historique nous indique que la voie les hommes et les peuples qui survivent et triomphent, sont ceux qui s'adaptent à leur milieu et qui sont soutenus par la vitalité d'une idéologie.

Ne méritez pas le reproche de Péguy lorsqu'il parle « du monde qui fait le malin, le monde des intelligents, ironise-t-il, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre, le monde de ceux qui ne se dévouent, qui ne se sacrifient à rien. Exactement: le monde de ceux qui n'ont pas de mystique. Et qui s'en vantent. » Vous rencontrerez des blasés, comme nous, autrefois, nous en avons. Ils vous diront qu'ils ont découvert le vide, le néant et l'absurde. Mais vous constaterez aujourd'hui, comme nous constatons autrefois que ces faibles avaient peut-être essayé de tout excepté du dévouement à une noble cause! L'ambiance des faits, de l'époque et des pensées peut nous paraître comme une forêt insurmontable. Imitons la sagesse paisible de nos pères: la forêt innombrable d'un continent ne les a pas immobilisés dans l'impuissance de la peur. Bravons l'anxiété du monde et abattons nos arbres, les uns après les autres, dans une humble acceptation du devoir quotidien.

Comme vient de le rappeler le jeune président des États-Unis, si les hommes possèdent désormais les moyens d'anéantir la vie humaine, ils possèdent en même temps les moyens d'anéantir la misère humaine. Chez nous, il y a tant de ces misères physiques et surtout morales qu'il faut anéantir. Il y a tant de tâches qui s'offrent aux spécialistes sortant de nos universités, dans l'aménagement de nos ressources et de notre milieu, dans la coordination de nos virtualités financières, dans l'économie et dans l'urbanisme, dans la sociologie et dans la recherche, dans la Médecine comme dans le Droit et le Commerce, dans la politique comme dans le civisme.

Tout bouge, chez nous. Tout est en mouvement. Canailisez ce mouvement un peu désordonné vers des aboutissements de stabilité et de progrès. La tâche est là, concrète, présente et immense, qui attend tous vos labeurs et toutes vos énergies. Nous avons relevé, avec succès, les défis du passé, affrontons d'un même cœur les défis du présent. Aujourd'hui comme hier, le peuple canadien-français ne triomphera de son entourage nouveau qu'à la condition d'être soutenu par une idéologie qui tienne à toutes les pages de son histoire et à toutes les fibres de son âme.

Du sommet privilégié de votre jeunesse, regardez au-delà d'un horizon limité et cruel. Et si le désarroi devant le furieux conflit des choses et devant la nébuleuse des idées vous accule parfois au mur de l'absurde, sachez que toutes ces ténèbres sont promises à la Lumière, par un acte d'une simplicité aussi totale que le fait originel. » Et la Lumière fut. »

La vision cruelle devient émerveillement. C'est dans cette lumière que vous pouvez prendre aujourd'hui votre grand départ, puisque vous êtes appelés à la conquérir, avec tout l'élan de vos forces, d'hommes dans la main de Dieu.